

François Guillet

## **Naissance de la Normandie (1750-1850)**

### Genèse et épanouissement d'une image régionale

---

#### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

#### Référence électronique

François Guillet, « Naissance de la Normandie (1750-1850) », *Terrain* [En ligne], 33 | 1999, mis en ligne le 09 mars 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index2712.html>  
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Ministère de la culture / Maison des sciences de l'homme  
<http://terrain.revues.org>  
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://terrain.revues.org/index2712.html>  
Document généré automatiquement le 01 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Terrain

François Guillet

## Naissance de la Normandie (1750-1850)

Genèse et épanouissement d'une image régionale

Pagination originale : p. 145-156



- 1 Comme d'autres provinces et régions françaises, et notamment la Bretagne étudiée par Catherine Bertho et Denise Delouche, la Normandie est l'objet, à partir de la seconde moitié du xviii<sup>e</sup> siècle, d'un processus conduisant à l'élaboration d'une image régionale qui prend place parmi les représentations du territoire français et concourt à la définition de l'identité nationale. Une construction d'imaginaire collective s'impose à un territoire dont l'unité, à partir de la Révolution, ne relève plus du juridique ou de l'institutionnel ; elle s'achève vers le milieu du xix<sup>e</sup> siècle, au moment où les caractères régionaux, désormais établis, connaissent une large diffusion par le récit et par l'image et où le développement du chemin de fer, ouvrant à des touristes de plus en plus nombreux l'accès au littoral, contribue, en réduisant la distance entre les deux pôles, à la redéfinition du rapport entre Paris et cette portion de la province.
- 2 Comme la Bretagne voisine, la Normandie forme, à l'échelle de la France, un vaste ensemble régional. Mais l'unité et la spécificité de cet ensemble paraissent moins assurées. Sans contours bien nets, dépourvue de véritable particularisme linguistique, la Normandie est aussi, de toutes les grandes provinces françaises, la plus proche de la capitale et l'une des plus aisément accessibles grâce à la grande voie de circulation que forme la vallée de la Seine. Province à la fois terrienne, urbaine et maritime, elle se scinde en une partie haute et une partie basse, regroupée chacune autour d'une métropole. Plus encore que pour la Bretagne, c'est l'histoire qui a forgé l'unité de ce territoire et apparaît comme le véritable socle de l'identité et de la conscience normandes. Deux faits fondamentaux, sans cesse revisités, s'y inscrivent en force : l'installation de Rollon et de ses guerriers et la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant, qui ouvre plusieurs périodes d'union avec la grande île voisine. Histoire et géographie se conjuguent ainsi pour établir l'originalité normande : sa position, réelle et symbolique, à mi-chemin de Paris et de l'Angleterre.

### Les acteurs de la construction

- 3 De cette position découle l'identité des principaux acteurs de cette construction. Au premier plan figurent les élites provinciales, organisées à travers un dense et précoce réseau de sociétés

savantes dont l'établissement procède d'une longue tradition, celle de l'université de Caen et des académies provinciales (Roche 1978 ; Chaline 1995). Cette tradition ancienne, la présence d'élites éclairées et disponibles dans une région où la grande propriété noble ou bourgeoise est particulièrement importante, les liens qui unissent les antiquaires provinciaux aux responsables parisiens en charge de l'instruction publique et de la conservation des monuments, au premier rang desquels Guizot, député de Lisieux, expliquent le rayonnement de cette sociabilité érudite durant la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle. Explorant l'identité normande et cherchant à la maintenir vivante à travers les vicissitudes de l'histoire, les érudits provinciaux, parmi lesquels de nombreux aristocrates légitimistes, se livrent à de multiples recherches et tentent de répondre par ces travaux à l'impérialisme unificateur de Paris. Guidés par ce sentiment identitaire, ils accomplissent une œuvre d'une grande importance, qui embrasse tous les aspects de la réalité provinciale, depuis la nature du sol jusqu'aux activités économiques et aux mœurs des habitants, en passant par l'étude des monuments, et dont la portée, dans le domaine de l'archéologie médiévale notamment, dépasse de bien loin le cadre provincial. Le rayonnement des érudits normands est tel qu'ils forment un véritable modèle pour beaucoup de savants et de notables vivant dans d'autres provinces, où naissent des sociétés sœurs. Ainsi la fondation à Caen de la Société des antiquaires de Normandie, en 1824, sous l'impulsion d'Arcisse de Caumont, suscite-t-elle l'apparition de la Société archéologique de Toulouse, en 1831, de la Société des antiquaires de l'Ouest, à Poitiers, en 1834, et de la Société des antiquaires de Picardie, à Amiens, en 1836. La création par Caumont, en 1839, de l'Institut des provinces, organe de coordination des sociétés savantes des provinces dont l'essor est marqué par la publication, à partir de 1846, de l'*Annuaire de l'Institut des provinces*, traduit l'ambition de son fondateur de rassembler en une réaction « anticentrale », dirigée contre Paris, l'ensemble des érudits provinciaux.

- 4 Le deuxième groupe d'acteurs, très proche du premier, provient d'un pays que de multiples liens unissent à la province : l'Angleterre. Possédant une avance considérable sur la française, l'érudition anglaise, organisée notamment dans la Society of Antiquaries of London, fondée en 1707, réorganisée en 1751 et publiant à partir de 1770 la revue *Archaeologia*, consacre une attention privilégiée à cette province qui forme aux yeux des élites de ce pays le berceau de leur civilisation. Antiquaires, mais aussi artistes et touristes britanniques, nombreux à sillonner, dès les années 1770 et plus encore durant la Restauration, ce qu'ils considèrent volontiers comme leur province d'outre-mer, jouent souvent, d'Arthur Young à William Turner, un rôle de révélateur pour les Normands et, de façon plus générale, pour les Français, sur nombre d'aspects de l'identité normande.
- 5 Le troisième centre d'impulsion est situé dans la capitale. De Paris émanent les enquêtes sur les provinces que les pouvoirs publics lancent à partir de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, avec notamment l'enquête « pour l'instruction du duc de Bourgogne » entreprise en 1697 par le duc de Beauvillier. Elles connaissent un véritable « âge d'or <sup>1</sup> » durant la période révolutionnaire, en particulier sous le Directoire et le Consulat où les préfets s'efforcent de mettre en œuvre la statistique générale de la France <sup>2</sup>. A Paris aussi est éditée une prolifique littérature formée par les récits de voyage, les romans ou les recueils d'observations des nombreux auteurs qui se penchent sur cet espace à la fois proche et lointain et tentent de faire découvrir au public parisien ses particularités. De la capitale enfin partent les nombreux artistes, peintres ou dessinateurs de vues, qui alimentent les publications lithographiques et les salons parisiens et jouent un rôle essentiel pour la connaissance des paysages provinciaux (Adhémar 1937).

## Les fondements territoriaux et humains

- 6 L'image de la Normandie se construit sur une longue durée selon trois directions principales. La première est celle de l'étude du territoire normand et des hommes qui y habitent. Durant un siècle, une ample réflexion se développe sur les constituants de l'être France et sur ses

divisions primordiales ; traversée d'enjeux idéologiques, elle accompagne les débats portant sur l'administration territoriale du pays et coïncide avec la découverte de la diversité des populations rurales. Géographie, ethnographie et histoire sont étroitement imbriquées dans cette réflexion.

- 7 La seconde moitié du xviii<sup>e</sup> siècle est marquée par un profond renouvellement de la pensée géographique. L'approche juridico-historique qui prévalait jusqu'alors dans l'appréhension du territoire français s'efface devant d'autres modèles de division de l'espace grâce aux travaux des démographes, des économistes, des naturalistes et des médecins. Les limites de la province historique, définies par l'aire d'application de sa coutume, celles des généralités normandes ou des diocèses laissent la place dans la topographie médicale publiée par le médecin rouennais Lépecq de la Cloture en 1778 à des divisions naturelles fondées sur des caractéristiques topographiques et climatiques.
- 8 Cette redéfinition des fondements spatiaux du territoire est favorisée par la suppression, au moment de la Révolution, des institutions provinciales, et par la création d'un nouvel échelon administratif : le département (Ozouf-Marigner 1989). Exaltant cet être vivant collectif qu'est la nation, l'idéologie révolutionnaire tend à établir un lien consubstantiel entre les populations et le sol qui les abrite ; elle encourage la recherche des origines historiques, naturelles et humaines de la France. Ce souci, appliqué à la province, est celui des enquêteurs de la période révolutionnaire dont les travaux, décrivant l'espace provincial comme une mosaïque de peuplades et de régions, consacrent son éclatement. Il est aussi celui des érudits provinciaux qui, après la Restauration, entreprennent de retracer la généalogie du territoire provincial en étudiant les caractéristiques naturelles ou, comme Arcisse de Caumont, la géologie de ses différentes parties (Caumont 1828). Cette recherche débouche sur la définition et la mise au jour de régions naturelles fondées sur les différences minéralogiques et confirmées par les noms de pays. Il culmine dans le *Tableau de la France*, qui apparaît comme la tentative la plus marquante pour penser les provinces après le séisme révolutionnaire. A l'inverse d'Amédée Thierry, qui, dans son *Histoire des Gaulois*, traçait les contours géographiques du pays et dressait un tableau de ses constituants naturels et humains en se basant implicitement sur l'idée d'une France éternelle, dont les fondements ont été légués par la nature, Michelet y affirme la mutabilité de l'être France, corps vivant dont les provinces forment les organes et Paris la tête pensante (Petitier 1997). Dans ce vaste organisme, chaque province possède une fonction que déterminent l'histoire et la géographie. A mi-chemin de l'Angleterre, qu'elle subjuguait jadis et dont elle reste proche, et du centre parisien, avec lequel elle est étroitement liée grâce à la « grand-rue » – la Seine – reliant Paris, Rouen et le Havre, la Normandie participe à la fois du centre et de la périphérie ; relais mais aussi tampon, elle a pour fonction principale de permettre au pays de tenir tête au farouche ennemi d'outre-Manche, offrant face à lui « un visage de majesté ».
- 9 Au territoire sont associés les hommes. Vieille nation dont la spécificité est définie par sa coutume, la Normandie est incarnée par la figure de l'avare procédurier. Sans cesse réinterprété, ce stéréotype imprègne le regard porté sur les Normands. Michelet lui-même ne souligne-t-il pas qu'un des traits distinctifs de la province est « l'esprit processif » de ses habitants ? Dès le xvii<sup>e</sup> siècle, sous la plume des administrateurs royaux, le stéréotype s'enrichit des apports de la médecine d'inspiration néo-hippocratique, reliant les caractères physiques et moraux de la population à son environnement et à ses conditions de vie. A cet égard, l'œuvre de Lépecq de la Cloture, définissant autant de types locaux que de contrées topographiques et climatiques, constitue une véritable anthropologie des populations rurales et maritimes de la Normandie. Lépecq y distingue notamment les Cauchoises, « grandes et bien faites », les pêcheurs du faubourg du Pollet, à Dieppe, qui vivent pour la plupart jusqu'à 70 ou 80 ans grâce à leur contact permanent avec l'élément marin, ou encore les habitants du Bocage, « de petite taille, mal faits, peu robustes et peu laborieux ». Le code néo-hippocratique inspire pour

une grande part les observations des enquêteurs de l'époque révolutionnaire, et notamment les préfets chargés de réunir les éléments de la statistique générale de la France. Avec le code pittoresque, sensible à l'exotisme des costumes, il guide aussi les réflexions des voyageurs et des auteurs de recueils descriptifs qui, à partir de la fin du xviii<sup>e</sup> siècle et jusqu'au milieu du siècle suivant, explorent le territoire normand et en décrivent les populations. Les types définis par Lépecq de la Cloture surgissent, inchangés, sous la plume d'Abel Hugo, frère de Victor, dans sa *France pittoresque* publiée en 1835.

## Une ethnologie des populations normandes

- 10 Dès les années 1780, les voyageurs parcourant la province s'emploient également à relever, comme les explorateurs du Nouveau Monde, les particularismes coutumiers et langagiers des populations normandes, qu'ils interprètent le plus souvent comme les traces du passé gaulois. Révélant l'attachement d'une partie de la paysannerie à ses traditions et à sa religion, la Révolution entraîne cependant les observateurs à pousser plus loin l'enquête et à tenter de comprendre la logique des mœurs, du langage et des conditions de vie. Région la plus rebelle et la plus isolée de la Normandie, abritant un peuple dont la race s'est conservée intacte depuis la nuit des temps, le Bocage constitue un objet d'étude privilégié. Sous la plume de l'érudit Louis Du Bois, originaire de Lisieux, secrétaire de la préfecture de l'Orne entre 1802 et 1810 et membre correspondant de l'Académie celtique, de celle du Virois Richard Séguin, grand lecteur des manuscrits d'un vicaire de Coutances mort en 1792, au cours des journées de septembre, et de celle du sous-préfet de Mortagne, Delestang, répondant aux circulaires des ministres Crétet et Montalivet enjoignant les administrateurs de recueillir des échantillons des idiomes usités dans l'Empire (Duval 1890 : 99-184), les conditions matérielles d'existence, les costumes, les croyances et les « superstitions », les rituels de fête et le langage des Bocains sont l'objet d'un recensement minutieux.
- 11 Le Bocage forme ainsi un banc d'essai pour la collecte des traditions populaires conduite sous la monarchie censitaire par les érudits provinciaux, et qui est encouragée par Fortoul au début du second Empire. Dans cette quête identitaire, qu'on ne peut guère séparer des études menées sur le sol ou les monuments de la province et qui apparaît souvent sous la forme d'un chapitre consacré au langage ou aux traditions populaires dans les monographies consacrées par beaucoup d'auteurs à la région ou à la localité dont ils sont originaires, les érudits suivent la voie qu'avait ouverte, au xvii<sup>e</sup> siècle, Moisant de Brioux avec ses *Origines de quelques coutumes anciennes et de plusieurs façons de parler triviales* et s'efforcent de recenser les traits coutumiers, les locutions ou les proverbes normands qui leur semblent curieux, les intégrant à la vaste « statistique » de la province qu'ils ont entreprise. Comme les voyageurs ou les préfets du Consulat, ils se conforment à l'interprétation dominante qui conçoit ces particularités coutumières ou langagières comme l'écho d'un lointain passé dont elles sont porteuses à l'insu des populations qui en usent. Mettant l'accent sur le passé celtique et médiéval, les érudits normands héritent des méthodes et des orientations de l'Académie celtique, mais subissent plus fortement encore l'influence anglaise, celle d'Ossian, de l'évêque Percy et de Walter Scott. Chansons et légendes provinciales sont exploitées par plusieurs poètes de la génération romantique qui, assimilant volontiers le populaire au médiéval, publient des recueils de chroniques et de ballades qu'ils prétendent inspirées de récits recueillis à la source.

## La province normande

- 12 Espace encore sauvage sous la plume de certains observateurs, la Normandie est aussi partie d'un tout aux frontières plus indistinctes, qui ne se définit que dans un rapport d'inégalité avec Paris et qui s'applique surtout à la ville, particulièrement à la petite ville : la province. Ce sont ces mœurs provinciales que s'attache à décrire la proluxe littérature d'espace qui explore,

depuis Paris et à destination d'un public parisien, le monde des provinces, et la Normandie fournit une importante contribution au projet qu'entreprend le principal créateur de la province romanesque : Balzac. Mythique à cet égard apparaît le salon de l'hôtel d'Esgrignon, éponyme du second roman alençonnais de l'écrivain, *Le Cabinet des antiques*, et véritable métaphore du monde des provinces. En 1844, le dernier roman normand de Balzac, *Modeste Mignon*, marque cependant, en même temps que la fin du projet d'une archéologie des mœurs provinciales que le romancier avait conduit dans ses textes précédents, le déclin de la province romantique, dont Flaubert achèvera la mise à mort littéraire.

- 13 Abandonnant toute dimension archéologique, le grand recueil publié par l'éditeur Curmer entre 1840 et 1842, *Les Français peints par eux-mêmes*, consacre la diversité de la province française. S'appuyant sur les études folkloriques naissantes, La Bédollière, rédacteur de l'article « Normandie », fait une large place à la description des mœurs, des costumes et du langage des paysans et des habitants du rivage. Au moment où Villermé publie son *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers dans les fabriques de coton, de laine et de soie*, il élargit aussi la gamme des figures du peuple normand en traçant un portrait haut en couleur des habitants – ouvriers et manœuvres – des faubourgs populeux de la capitale normande, comme le faubourg de Martainville, dont un romancier mineur comme le Normand Octave Féré, marchant avec ses *Mystères de Rouen* sur les traces d'Eugène Sue, exploite l'aspect délétère. Faisant du père Tourly, riche paysan cauchois dont la ruse et l'avarice trahissent le descendant des anciens Neustriens, le « type » du Normand, La Bédollière montre pourtant la pérennité de vieux stéréotypes qui présentent l'avantage d'inscrire le « naturel » du paysan dans un temps immémorial et de garantir son respect des hiérarchies et de l'ordre social. En définissant ainsi, pour chaque région française, un type particulier auquel correspondent une ou plusieurs illustrations montrant, selon un système proche de la physiognomonie, des « pays » ou des « payses » revêtus de leur costume, *Les Français peints par eux-mêmes* marquent un premier aboutissement du processus de fabrication des images régionales enclenché depuis la fin du xviii<sup>e</sup> siècle. Au même moment, des romanciers régionaux, investissant leur travail d'un enjeu idéologique, s'essayaient au réalisme social et se penchaient sur les campagnes normandes, qui apparaissent tour à tour sous leur plume comme un îlot préservé de l'immoralisme du siècle (Ben 1844) ou, au contraire, comme un monde en passe d'être gangréné par celui-ci (Falaise 1842).

## Le passé, socle de l'identité normande

- 14 Née au xvi<sup>e</sup> siècle sous la forme de recueils consacrés à l'histoire et aux monuments des deux principales villes normandes<sup>3</sup>, l'historiographie provinciale connaît un remarquable essor au cours de la seconde moitié du xviii<sup>e</sup> siècle, période où les académies, en même temps que les mauristes<sup>4</sup>, s'approprient l'histoire de la province et tentent d'en jeter les bases en se fondant sur l'exploitation d'un *corpus* de sources qu'ils se proposent de recenser. Au même moment, en liaison étroite avec le développement de sociétés savantes et de réseaux érudits qui viennent concurrencer les académies, les études consacrées à l'histoire des localités et des régions de Normandie se multiplient<sup>5</sup>. Faisant du passé table rase, la Révolution a pour conséquence d'en faire le principal point d'appui de l'identité provinciale. Les efforts de conservation des monuments des lettres et la constitution des bibliothèques favorisent le recensement et l'exploitation des sources de l'histoire de la province. Encourageant le goût pour l'histoire nationale, la période révolutionnaire a aussi pour conséquence de mettre au premier plan la figure de Guillaume le Conquérant. Provoquée dans un souci de propagande, dans la perspective de l'invasion de l'Angleterre, l'exposition de la tapisserie de Bayeux au musée Napoléon entre le mois de novembre 1803 et le mois de février 1804 a un retentissement considérable<sup>6</sup> et contribue à installer le Conquérant dans la galerie des héros de l'histoire de France. Illustration parfaite du combat des races qui permit, selon l'historien, la formation des

nations européennes, la conquête de l'Angleterre par les Normands fournit sous la Restauration le sujet de l'ouvrage d'Augustin Thierry, œuvre phare de l'historiographie romantique. Le milieu érudit normand conduit au même moment de nombreuses études sur l'histoire de la province, où se distinguent les œuvres de Théodore Licquet et de Pierre-Amable Floquet, et poursuit le travail d'exploration et de recensement des sources commencé au xviii<sup>e</sup> siècle.

## L'archéologie médiévale, une science régionale

15 L'ouvrage précurseur de Bernard de Montfaucon, *Les Monumens de la monarchie française* (1729-1733), qui fit connaître l'existence de la tapisserie de Bayeux et l'éleva, comme d'autres témoignages, à la dignité de fait historique, marque le point de départ du recensement et de l'étude des monuments de la province, particulièrement de ses monuments médiévaux. Dans ce domaine, les érudits anglais jouent un rôle déterminant. Dès 1767, Andrew-Coltee Ducarel, membre de la Society of Antiquaries of London, publie, à la suite d'un *tour* accompli en Normandie en 1752, ses *Anglo-Norman Antiquities*. Il est suivi par de nombreux antiquaires qui, passé la période d'interruption due aux guerres napoléoniennes, entreprennent une exploration systématique des vestiges médiévaux de la Normandie <sup>7</sup> afin de mieux comprendre la genèse et l'évolution des formes de l'architecture religieuse du Moyen Age, mais aussi, à travers l'étude de la tapisserie de Bayeux, leur histoire nationale. Ayant subi des dommages considérables pendant la période révolutionnaire, les monuments provinciaux sont désormais l'objet de l'attention des érudits normands qui ont pris conscience de l'importance du patrimoine provincial (Poulot 1997). Les contacts étroits noués pendant la Révolution, à la faveur de l'émigration, avec les savants anglais, vont permettre aux érudits normands, regroupés dans la Société des antiquaires de Normandie, d'élaborer une nouvelle terminologie applicable à l'évolution de l'architecture médiévale. Elle se fonde sur la succession de deux « genres » que distingue la forme des arcades : le genre roman, caractérisé par les arcades semi-circulaires des monuments, où, avant le xii<sup>e</sup> siècle, on reconnaît « l'architecture romaine dégénérée » ; le genre gothique, qui s'épanouit du xiii<sup>e</sup> au xvi<sup>e</sup> siècle et où les monuments ont des arcades aiguës ou en ogive <sup>8</sup>. De cette école normande sortiront des personnalités aussi éminentes que l'abbé Cochet, le fondateur de l'archéologie mérovingienne en France, ou le chartiste Léopold Delisle, conservateur en chef à la Bibliothèque nationale.

16 Grâce aux ouvrages d'Arcisse de Caumont, à son *Abécédaire ou rudiment d'archéologie* notamment, aux congrès accompagnant la création de nouvelles sociétés comme la Société française pour la description et la conservation des monuments, future Société française d'archéologie, aux recueils archéologiques et aux romans historiques édités à Paris ou dans la province, enfin aux guides touristiques rédigés par de nombreux antiquaires normands, la science nouvellement créée est diffusée en direction d'un large public. Pour toute une génération de lettrés, Hugo en tête <sup>9</sup>, la Normandie constitue une véritable école où l'on vient s'initier à l'archéologie du Moyen Age ; elle forme la première des régions explorées par la grande entreprise des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*. Dans ce territoire qui apparaît, aux yeux de Nodier, comme un vaste champ de fouilles, émergent une série de monuments situés dans les villes et dans les campagnes et qui constituent les points d'ancrage d'une image archéologique et architecturale dont l'influence profonde sur la culture française est attestée par la série de tableaux consacrée à la cathédrale de Rouen par Claude Monet en 1894.

## L'histoire et la légende

17 Le passé normand, c'est également un ensemble d'œuvres littéraires anciennes, mais aussi de légendes et de traditions remontant au Moyen Age, qui sont redécouvertes à partir du xviii<sup>e</sup> siècle. Avec l'épanouissement de la mode troubadour, elles suscitent de nombreux pastiches littéraires et forment le thème de multiples vignettes ou illustrations de l'époque romantique.

Des épisodes comme la légende de Robert le Diable, entourant les ruines du château de Moulineaux, près de Rouen, celle des Enervés de Jumièges ou encore la légende de la côte des Deux-Amants, située sur les rives de la Seine, participent à la construction d'un légendaire des lieux qui investit le territoire et constitue, mêlé à de nombreux épisodes historiques, un aspect essentiel du paysage et de l'identité régionale. Exploités, pour ce qui concerne par exemple la légende de Robert le Diable, tant par la Bibliothèque bleue que par le compositeur Meyerbeer, qui fait de l'histoire de ce personnage le thème d'un opéra joué à Paris en 1831 avec un immense succès, ces récits légendaires et historiques forment l'un de ces domaines partagés de la culture qui appartiennent à l'ensemble des classes sociales.

## La définition d'un paysage normand

- 18 A partir des années 1760, des visiteurs en nombre croissant, venus de Paris et pour quelques-uns d'Angleterre, explorent la Normandie, en particulier le pays de Caux et son littoral, dans un souci d'étude, mais aussi de loisir et de détente. C'est cependant durant le Consulat et l'Empire, sous les efforts conjugués des visiteurs anglais, qui profitent de la courte période de répit qui suit la paix d'Amiens, et parisiens, ainsi que des Normands célébrant les paysages de leur province, que le territoire provincial est soumis à un quadrillage qui permet d'en baliser les lieux remarquables.
- 19 Ce quadrillage s'achève sous la monarchie censitaire, période où prolifèrent les récits d'espace, les guides touristiques, les recueils de « voyages pittoresques » et les œuvres de peintres pour lesquels les paysages normands représentent un thème d'inspiration privilégié. Cette période est aussi celle de l'éclosion, puis du développement, sous l'impulsion de la famille royale et de l'aristocratie de la capitale, de la villégiature balnéaire, qui s'implante d'abord sur le littoral cauchois avant de gagner, au cours des années 1830 et 1840, la basse Normandie et plus particulièrement le littoral du Calvados <sup>10</sup>.

## La visée encyclopédique

- 20 Cette exploration du territoire provincial est conduite selon plusieurs schèmes d'appréciation qui permettent la mise en valeur de sites et de paysages particuliers symbolisant la Normandie aux yeux d'un large public. La visée encyclopédique en demeure une dimension essentielle. Elle explique l'attrait que revêt aux yeux des voyageurs le spectacle du port, que Joseph Vernet a rendu familier avec sa série sur les ports de France comprenant notamment une *Vue du port de Dieppe* peinte en 1765. Associée à la quête ethnographique et au goût du pittoresque, elle conduit à la découverte du peuple des marins et des ramasseurs des grèves recueillant sur le rivage algues et coquillages, comme ceux vivant à proximité de la baie du Mont-Saint-Michel. Elle inclut une visée naturaliste où se perpétue le culte ancien des merveilles naturelles, mais qui prend également en compte les acquis de la science, et notamment ceux de la géologie. S'appliquant à tous les accidents de la nature, la curiosité naturaliste explique la célébrité dont bénéficie, à partir des années 1800, la baie du Mont-Saint-Michel, balayée par de redoutables marées, mais aussi les côtes à falaises du pays de Caux, décrites dès 1795 par le littérateur rouennais Noël de la Morinière <sup>11</sup> et en 1796 par Bernardin de Saint-Pierre <sup>12</sup>, et qui forment de véritables coupes géologiques à ciel ouvert où se détache l'aiguille d'Étretat.

## La Normandie pittoresque

- 21 Le fait principal est cependant l'apparition et la diffusion de nouveaux modes de contemplation des paysages, qui procèdent d'un profond renouvellement, à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, des catégories esthétiques dominantes. Dans l'appréciation du paysage normand, la littérature latine fait place désormais à d'autres éléments : la peinture de paysage hollandaise et surtout le pittoresque des jardins anglais. Théorisé par William Gilpin <sup>13</sup>, le pittoresque tend, à partir des années 1800, à envahir le champ de la description, qui se confond dès lors avec cette nouvelle catégorie esthétique. Portée par les voyageurs et les artistes venus d'outre-Manche,

qui voient dans la Normandie l'archétype de la province pittoresque, cette quête paysagère concerne l'ensemble des régions normandes, de la vallée de la Seine au pays de Caux jusqu'aux régions plus reculées, explorées plus tardivement, du Cotentin et du Bocage. Conformément à l'art dont il est en partie issu, le code pittoresque tend à apposer sur le paysage rural, notamment sur celui du pays de Caux, l'image du jardin pittoresque et s'accorde avec le caractère irrégulier du gothique, présent dès la seconde moitié du xviii<sup>e</sup> siècle, sous la forme de fabriques, dans les parcs anglais. Mettant l'accent sur la variété et l'irrégularité, il tend à valoriser un paysage naturel qui, par ses vallonnements ou ses escarpements, rappelle celui de la montagne moyenne, qu'on peut observer en Suisse. A partir des années 1800 et plus encore sous la Restauration, au moment où se développe la villégiature balnéaire, le code pittoresque trouve un terrain d'application privilégié dans le littoral, qui offre à l'œil du spectateur les multiples contrastes qu'apportent les couleurs scintillantes et le mouvement des vagues, la blancheur animée ou fixe des voiles des bateaux ou des falaises.

22 Le code pittoresque inclut également dans le tableau ainsi créé les activités humaines. Qu'elles restituent un site naturel, historique ou archéologique, les planches ornant les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* sont le plus souvent animées d'une population paysanne croquée dans ses occupations quotidiennes. La grande entreprise de Taylor et Nodier témoigne ainsi des liens qui unissent quête pittoresque et quête ethnographique, l'enregistrement des mœurs allant souvent de pair avec l'observation des paysages. Les costumes des habitants, que des recueils gravés ou lithographiés, suivis par les peintres qui en utilisent les motifs, font connaître au public à partir de la Restauration, ont à cet égard une fonction emblématique. L'origine lointaine qu'on leur attribue s'ajoute aux couleurs éclatantes ou à la hauteur des coiffes pour en souligner l'exotisme : les costumes de fête des habitants et des habitantes du quartier du Pollet, à Dieppe, dont Vernet utilisait déjà les qualités plastiques, se voient attribuer une origine vénitienne, remontant au xi<sup>e</sup> siècle, tandis que la Cauchoise parée de ses bijoux et portant la célèbre coiffe du pays semble sortir tout droit du xiv<sup>e</sup> siècle. Mais l'ancienne France n'est pas la seule concernée : les auteurs de guides et de descriptions n'excluent nullement de cette recherche visuelle les usines en activité, celles des vallées industrielles entourant Rouen en particulier, dont le spectacle est qualifié de « féérique <sup>14</sup> » lorsqu'il est observé de nuit. S'appliquant aux campagnes comme aux villes, la quête pittoresque aboutit à la mise en place d'un réseau de points de vue qui enserrent le territoire provincial et sont construits par référence aux spectacles d'optique, comme les panoramas. Parmi ces points de vue formant autant de jalons pour le touriste figurent le point de vue de la Côte-de-Grâce, près de Honfleur, qui ouvre sur l'embouchure de la Seine et le port du Havre, et celui du Mont-Sainte-Catherine, qui offre un vaste panorama de la capitale normande.

## La Normandie romantique

23 Porté par les écrivains et les artistes, le romantisme naissant ajoute d'autres éléments à cette trame, et d'abord une sensibilité nouvelle à l'élément marin. Ecrivain randonneur, Bernardin de Saint-Pierre, le premier, explore le littoral de son pays de Caux natal <sup>15</sup>. Il révèle la verticalité abrupte de ses falaises blanches, à l'ombre desquelles il a passé sa jeunesse ; il célèbre le spectacle des flots qui moutonnent, se brisent en volutes écumeuses lorsque le vent fraîchit et poussent des cris rauques en se jetant sur le rivage ; il exalte la figure de la jeune Cauchoise postée au sommet d'une falaise, face à l'océan déchaîné, et priant pour l'heureux retour de son fiancé parti en mer. L'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre est relayée par celle de Noël de la Morinière, dont le retentissement est beaucoup moins important, et par les écrivains de la génération romantique. Guidés par Ossian, les romantiques mettent l'accent sur la confrontation de l'individu, solitaire et souvent démuné, et de l'infinité marine ; ils explorent le littoral du Caux, où Nodier croit reconnaître les rives sauvages de la Calédonie <sup>16</sup> et où Hugo, le 16 juillet 1836, passe huit heures, en compagnie de son ami Nanteuil, à observer une

tempête dans le port de Saint-Valery-en-Caux (Hugo 1987), expérience qui inspirera plusieurs poèmes des recueils des *Voix intérieures* (1837) et des *Rayons et les Ombres* (1840). Mais au spectacle grandiose des rochers subissant l'assaut d'une mer en furie les romantiques ajoutent celui de l'immensité plane de la baie du Mont-Saint-Michel, parcourue par Hugo et que Nodier s'emploie à mettre en scène dans *La Fée aux miettes* (1832), ainsi que des vastes plages de sable du littoral du Calvados, célébrées par le poète normand Ulric Guttinguer. Barbey d'Aurevilly achève cette entreprise de reconnaissance des rivages provinciaux en plaçant ceux de Carteret, dans le Cotentin, au cœur de son premier grand roman, *Une vieille maîtresse* (1851), puis en faisant de la lande, que l'écrivain contribue à inscrire dans le catalogue des beautés sauvages, le personnage principal de *L'Enfermée* (1854).

24 Méditation sur le temps, porté par la quête du primordial, le romantisme célèbre également le spectacle de la ruine gothique, château ou abbaye, rongée par la végétation. Bernardin de Saint-Pierre, précurseur en ce domaine comme dans l'appréciation du spectacle des rivages, a le premier dressé un portrait resté célèbre des ruines du château de Lillebonne, ancien asile de brigandage devenu une « carcasse » d'où sortent de grands arbres qui lui font comme une épaisse chevelure. L'écrivain invente ainsi, pour une part, le site romantique, lieu marqué par un monument ou un souvenir historique où la nature s'associe à l'histoire pour ébranler l'âme du spectateur. De l'importance prise par ce thème dans l'illustration romantique témoignent les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, dont les lithographies, agrandissant les dimensions des édifices, devant lesquels sont souvent placés des personnages revêtus de costumes d'époque, déformant les perspectives et jouant sur les contrastes du noir et blanc, magnifient les ruines de Jumièges, de Château-Gaillard ou du château d'Arques, près de Dieppe, où les vagues de la mer toute proche semblent imiter les escadrons qui s'affrontèrent lorsque Henri IV livra bataille, en 1589, aux ligueurs conduits par Mayenne. Les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* conduisent ainsi un parcours sentimental parmi des ruines qui sont aussi celles des espoirs d'une génération, Nodier soulignant « le sentiment de je ne sais quelle communauté de décadence et d'infortune entre ces vieux édifices et la génération qui s'achève ». De cette contemplation romantique du monument, où celui-ci devient miroir de l'âme du spectateur, témoignent les procédures d'appréciation déployées par les visiteurs à propos du Mont-Saint-Michel. Le jeune Viollet-le-Duc, venu y séjourner en 1835<sup>17</sup>, est fasciné par la confrontation entre ces pierres ébranlées par le poids des ans et une mer « mugissante et lourde de vase », prête, semble-t-il, à les engloutir. Sous sa plume, le Mont-Saint-Michel apparaît comme une ruine lugubre, aux colossales proportions, à laquelle, dit-il, il faut s'identifier pour en comprendre toute la beauté.

25 Ces éléments divers nourrissent les pratiques touristiques décrites dans les guides touristiques et les récits, ceux-ci contribuant à les banaliser et à les vulgariser. L'action des auteurs de ces ouvrages normatifs, qui balisent les parcours, désignent les curiosités, consacrent les modes d'appréciation, est redoublée par celle des peintres et des illustrateurs français et anglais, qui découvrent de nombreux sites devenus de hauts lieux touristiques : Etretat, visité en 1822 par Isabey, Trouville, peint par Mozin et Jadin dès 1825, Honfleur, où Isabey s'installe en 1826 à la ferme Saint-Siméon, au bas de la côte de Grâce. Ils sont suivis par des écrivains comme Alexandre Dumas, qui fait connaître Trouville, et Alphonse Karr, le chantre d'Etretat, dont les récits ont un succès considérable (Karr 1834 et 1836). Peinture et littérature traduisent ainsi le basculement qui s'opère avec l'essor des pratiques balnéaires, le littoral occupant désormais une place centrale dans un espace provincial où les campagnes sont reléguées au rang d'un arrière-pays.

---

### **Bibliographie**

**Adhémar J.**, 1937. Les lithographies de paysage en France à l'époque romantique, Paris, Armand Colin.

- Balzac H. (de)**, 1829. *Le dernier Chouan ou la Bretagne en 1800*, Paris, Urbain Canel.
1833. *La femme abandonnée*.
1836. *La vieille fille*.
1839. *Le cabinet des antiques*.
1844. *Modeste Mignon*.
- Barbey d'Aurevilly J.**, 1851. *Une vieille maîtresse*, Paris.
1854. *L'ensorcelée*, Paris.
- Barré, Radet & Desfontaine**, 1804. *La tapisserie de la reine Mathilde*, comédie en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles, Paris, Madame Masson.
- Ben** (pseudonyme de Paul-Benjamin Chareau), 1844. *Le fils du fermier, mœurs normandes*, Paris, Pétion.
- Bernardin de Saint-Pierre J.-H.**, 1784. *Etudes de la nature*, Paris.
- 1853 (1814). *Harmonies de la nature*, Paris, Didot Frères.
- Bertho C.**, 1980. « L'invention de la Bretagne. Genèse sociale d'un stéréotype », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 35, novembre, pp. 45-62.
- Bourguet M.-N.**, 1989. *Déchiffrer la France. La statistique départementale à l'époque napoléonienne*, Paris, Ed. des Archives contemporaines.
- Bourgueville C. (de)**, 1588. *Les Recherches et les Antiquitez de la province de Neustrie, à présent duché de Normandie, comme des villes les plus remarquables d'icelle, mais plus spécialement de la ville et de l'université de Caen*, Caen.
- Caumont A. (de)**, 1828. *Essai sur la topographie géognostique du Calvados*, Caen, Chalopin.
- 1830-1841. *Cours d'antiquités monumentales. Histoire de l'art dans l'ouest de la France depuis les temps les plus reculés jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle*, 12 vol., Caen/Paris, Chalopin/Lance.
- 1850-1862. *Abécédaire ou rudiment d'archéologie*, 3 vol., Caen, Hardel.
- Chaline J.-P.**, 1995. *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France*. Paris, Ed. du CTHS.
- Cotman J.**, 1822. *Architectural Antiquities of Normandy*, Londres, J. & A. Cornhill.
- Corbin A.**, 1988. *Le territoire du vide*, Paris, Aubier-Montagne.
- Delouche D.**, 1978. *La découverte de la Bretagne*, Lille, Presses universitaires de Lille III.
- Dolan C.**, 1992. « L'identité urbaine et les histoires locales publiées du xvi<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle en France », *Canadian Journal of History*, t. XXVII, n° 2, pp. 277-298.
- Dorian**, 1806. *Bataille d'Hastings, ou l'Angleterre conquise*, poème en dix chants, Paris, Le Normant.
- Du Bois L.**, 1809. *Annuaire statistique, historique et administratif de l'Orne pour 1809*, Alençon.
- Ducarel A.-C.**, 1768. *Anglo-Norman Antiquities, Considered in a Tour through Normandy*, Londres, Printed for the Author.
- Duval L.** (éd.), 1890. « L'enquête philologique de 1812 dans les arrondissements d'Alençon et de Mortagne », *Actes de la Société philologique*, t. XII, année 1888, Paris, Klincksieck, pp. 99-184.
- Falaise J. (de)** (pseudonyme du marquis de Chennevières-Pointel), 1842. *Contes normands*, Caen, Hardel.
- Floquet P.-A.**, 1840-1842. *Histoire du Parlement de Normandie*, 7 vol., Rouen, Edouard Frère.
- Gilpin W.**, 1982 (1792). *Trois essais sur le beau pittoresque*, Paris, Ed. du Moniteur.
- Hugo A.**, 1835. *France pittoresque ou description pittoresque, topographique et statistique des départements et colonies de la France*, 3 vol., Paris, Delloye.
- Hugo V.**, 1831. *Notre-Dame de Paris*, Paris, Renduel.
- 1987 (rééd.). *Voyages, France et Belgique*, Paris, R. Laffont.
- Jouy E.**, 1824. *L'hermite en province*, t. VII, Paris, Pillet.

- Karr A.**, 1834. « Une falaise à Etretat », Revue de Paris.
1836. Le chemin le plus court, Paris, Ollivier.
- La Bédollière E. (de)**, 1842. « Normandie », in Les Français peints par eux-mêmes, « Province », t. II, Paris, L. Curmer, pp. 121-185.
- Le Men S.**, 1994. « L'illustration en France au XIX<sup>e</sup> siècle », thèse de doctorat d'histoire de l'art, université de Paris VII.
- Le Noir J.-L.**, 1788. Collection chronologique des actes et des titres de Normandie, Paris, Didot.
- Lépecq de la Cloture L.**, 1776. Collection d'observations sur les maladies et constitutions épidémiques, Rouen, Imprimerie privilégiée.
- Licquet T.**, 1834. Histoire de la Normandie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête de l'Angleterre, Rouen, Edouard Frère.
- Michelet J.**, 1833. Tableau de la France, Paris.
- Moisant de Brioux J.**, 1672. Les origines de quelques coutumes anciennes et de plusieurs façons de parler triviales, Caen, Jean Cavelier.
- Mozet N.**, 1982. La Province dans l'œuvre de Balzac, Paris, Société d'édition de l'enseignement supérieur.
- Nodier C.**, 1821. Promenade de Dieppe aux montagnes d'Ecosse, Paris, Firmin Didot.
1832. La fée aux miettes, Paris, Renduel.
- Noël de la Morinière S.B.J.**, 1795 (an III). Essais sur le département de la Seine-Inférieure, Rouen, Imprimerie des arts.
- Odolant-Desnos P.-J.**, 1787. Mémoires historiques sur la ville d'Alençon et sur ses seigneurs, Alençon/Paris, Malassis le Jeune/Mérimot.
- Ozouf-Marigner M.-V.**, 1989. La formation des départements. La représentation du territoire français à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Paris, Ed. de l'EHESS.
- Perrot J.-C.**, 1977. L'âge d'or de la statistique en France, Paris, Société des études robespierristes.
- Petitier P.**, 1997. La géographie de Michelet. Territoire et modèles naturels dans les premières œuvres de Michelet, Paris, L'Harmattan.
- Poulot D.**, 1997. Musée, nation, patrimoine, Paris, Gallimard.
- Religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur**, 1760. Mémoire relatif au projet d'une histoire générale de la Normandie, Rouen, Lallemand.
- Roche D.**, 1978. Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789, Paris, Mouton.
- Séguin R.**, 1810. Histoire de l'industrie du Bocage, Vire, Adam.
- Taillepiéd F.-N.**, 1587. Recueil des antiquitez et singularitez de la ville de Rouen, Rouen.
- Taylor J., Nodier C. & A. de Cailleux**, 1820-1825. Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France. Ancienne Normandie, Paris, Firmin Didot.
- Thierry A.**, 1825. Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, 2 vol., Paris, Firmin Didot.
- Viollet-le-Duc G.**, 1985. « Viollet-le-Duc, peintre et voyageur romantique en Normandie (1832-1836) », in catalogue de l'exposition Victor Hugo et la Normandie, musée Victor Hugo de Villequier, juin-octobre, Rouen.

---

### Notes

- 1Pour employer l'expression qui donne son titre à l'ouvrage de Jean-Claude Perrot (1977).
- 2Étudiée par Marie-Noëlle Bourguet 1989.
- 3Celui de François-Noël Taillepiéd (1587) et celui de Charles de Bourgueville (1588). Cette conscience historique, qui s'appuie sur l'étymologie pour attribuer une origine mythologique

ou biblique aux villes normandes ou même à la province tout entière, reste présente jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle : il n'est pas un voyageur qui, visitant une ville de la province, n'ait rencontré un étymologiste l'entretenant des circonstances de la fondation de sa « patrie » urbaine (Claire Dolan 1992 : 277-298).

4L'« historiographe » de la Normandie est Jacques-Louis Le Noir, qui n'a pu achever l'histoire de la province qu'il avait entreprise, mais qui a fait paraître deux opuscules.

5L'ouvrage de Pierre-Joseph Odolant-Desnos (1787) en fournit un bon exemple.

6Qui donne lieu à la publication d'une *Notice historique sur la tapisserie brodée par la reine Mathilde, épouse de Guillaume le Conquérant*, Paris, Imprimerie des sciences et arts, Frimaire, an XII, rééditée à plusieurs reprises, à de nombreux articles dans la presse parisienne mais aussi britannique et allemande, ainsi qu'à plusieurs œuvres littéraires (Barré *et al.* 1804) et le poème épique de Dorian (1806).

7Dont témoigne par exemple le somptueux recueil du peintre et archéologue John Sell Cotman (1822).

8Cette terminologie est une œuvre collective, à laquelle participent Charles Duhérissier de Gerville, hobereau installé à Valognes, et les Rouennais Eustache-Hyacinthe Langlois, dessinateur et archéologue, et Auguste Le Prévost. Caumont en fait une brillante synthèse.

9Hugo utilise pour une large part les travaux et les ouvrages des antiquaires normands pour rédiger *Notre-Dame de Paris*. A la figure romantique de Notre-Dame se surimpose par ailleurs celle de la cathédrale de Rouen, dont l'incendie de la flèche, en 1822, a eu un retentissement considérable.

10Cet aspect de la construction de l'image de la Normandie doit beaucoup à Alain Corbin (1988).

11Simon Barthélémy Joseph Noël de la Morinière, an III (1795).

12Bernardin de Saint-Pierre 1814. L'ouvrage paraît après la mort de l'écrivain.

13Qui fait paraître dans les années 1780 des récits de ses voyages dans les régions anglaises et, en 1792, *Trois Essais sur le beau pittoresque* (Gilpin 1982).

14Terme employé par Etienne Jouy (1824 : 262-263).

15Les remarques suivantes sont tirées principalement des *Etudes de la nature* (1784).

16Dans les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, ainsi que dans la *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Ecosse* (Nodier 1821).

17Les lettres écrites à cette occasion par le futur architecte ont été publiées par Geneviève Viollet-le-Duc (1985).

### ***Pour citer cet article***

Référence électronique

François Guillet, « Naissance de la Normandie (1750-1850) », *Terrain* [En ligne], 33 | 1999, mis en ligne le 09 mars 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index2712.html>

**Guillet F.**, 1999, « Naissance de la Normandie (1750-1850). Genèse et épanouissement d'une image régionale », *Terrain*, n° 33, pp. 145-156.

### ***À propos de l'auteur***

**François Guillet**

Paris

### ***Droits d'auteur***

Propriété intellectuelle

### ***Résumé / Abstract***

L'image de la Normandie se construit, entre 1750 et 1850, en fonction de la position de la province dans l'espace français, à partir de trois centres d'impulsion: Paris, l'Angleterre et la Normandie même, où les élites provinciales se révèlent particulièrement actives. Des travaux du médecin rouennais Lépecq de la Cloture, jusqu'au Tableau de la France de Jules Michelet, la géographie de la province est réédifiée sur de nouvelles bases; en même temps, le vieux stéréotype du Normand processif s'efface grâce aux travaux des premiers ethnologues et à l'intérêt des romanciers. Erudits provinciaux, mauristes et antiquaires anglais se penchent au XVIIIe siècle sur un passé que la Révolution érige bientôt en fondement principal de l'identité provinciale; sources littéraires, monuments et légendes sont recensés et font de la Normandie une véritable école du Moyen Age. Avec le développement précoce, dans la province, du tourisme, particulièrement du tourisme balnéaire, avec la fortune que connaît le genre du pittoresque, avec l'épanouissement de la littérature, de la peinture et de l'illustration romantiques, un paysage normand se trouve peu à peu défini.

### **The flowering of Normandy's image (1750-1850)**

Between 1750 and 1850, an image of Normandy arose based on the province's position in France. This image was worked out in three centers: Paris, England and Normandy itself where local elites were especially active. From the writings of Lépecq de la Cloture to Jules Michelet's Tableau de la France, new grounds were laid for the province's geography; and the old stereotype of the litigating Norman gave way before the first ethnological accounts and the interest shown by writers. In the 18th century, the better educated in the province and in England took interest in a past that the French Revolution would soon take to be the major basis for the province's identity. Literary sources, monuments and legends were identified, thus turning Normandy into a school for the Middle Age. As tourism developed quite early in the province (of the seaside in particular), as the picturesque genre arose, and as romantic literature, paintings and illustrations were produced, the Norman landscape gradually formed an image.

***Index géographique*** : Normandie (Basse), Normandie (Haute)

***Index thématique*** : patrimoine

***Licence portant sur le document*** : Propriété intellectuelle